Jean Roussie

En un miroir de cendre et d’eau…

1995—2002

(Poèmes)

Nous portons tous, cachés quelque part au fond de nous-même, nos rêves les plus profonds. Et ces rêves enfouis, recouverts par les strates des débris de l'existence accumulés au fil des renoncements finissent par n'être plus qu'une tiède douceur aux relents de nostalgie à laquelle nous ne faisons même plus attention, pris dans la toile de nos lâchetés et de nos responsabilités. Nous traversons ainsi notre histoire, parfois la grande, morts avant d'avoir vécu. Et les enfants que nous laissons dans le meilleur des cas ne font rien d'autre que perpétuer l'espèce, c'est à dire notre propre inutilité.

Il peut pourtant suffire d'une rencontre, d'une étincelle ou d'une cassure pour que tous les cadres volent en éclats, et que le rêve prenne alors une consistance, une texture et une chair en une explosion de cette vie jusque là si étroitement contenue dans les limites acceptables de l'ordre et de la raison. Peu importe le détonateur, peu importe la forme que prend cette explosion, l'essentiel est dans la libération de cette énergie jusque là refoulée et confinée en une dynamique irrésistible bousculant tout sur son passage.

Rencontre

Etincelle

Cassure

Quand bien même j’irais marchant dans les nuages
et la tête irisée de cent mille soleils
je n’oublierai jamais que je suis né d’un ventre
et que mon premier cri était cri de souffrance

L’amère délivrance au désordre des chairs
est la vie en partance en quête d’horizons
et le corps et l’idée comme autant de prisons

Quels mots pour rendre compte d’une absence ?

Seule, peut-être, la légèreté d’une note de jazz...

Et qui s’éteint.

J’aime ces maisons là

Au delà des boulevards

Poussées en rangs serrés

Au tournant de ce siècle

Aux faubourgs de la vie

Et dont les façades

Muets aux regards vides

Sont plantées en silence

Dans le cœur de nos villes

Il en existait une comme un coin dans le temps

Rappelle toi ma sœur nous y jouions enfants

Adossée à la pierre l’idée que je m’en fait

C’est l’odeur du salpêtre et du tabac mêlées

Les histoires cachées dans des coins de grenier

Les trésors découverts aux hasards de nos jeux

Un brassard tricolore au nom des F.T.P.

De vieux papiers datant de ces années en guerre

Cette maison était quelque part un refuge

Rappelle toi ma sœur nous y jouions ensemble

Notre grand-père est mort au seuil de notre enfance

Emportant avec lui compagne de voyage

Sa maison du faubourg Avenue de la gare

J’emporte quant à moi de ce lit d’hôpital

Où le cancer le ronge

Il sait qu’il va mourir

Un regard triste et lourd

Un adieu silencieux

Comme un acte d’amour

Toc

Toc toc

Toc toc toc

Toc toc toc toc

Toc toc toc toc toc Toc toc toc toc toc

La nappe des mots qui enserre la sphère renferme en ses replis, peut-être, une impossible vérité. Le verbe s'y télescope sans s'y trouver, et l'être ainsi désincarné acquiert soudain une insoutenable réalité. Au delà des mots jetés sans y penser, y aurait-il la longue quête de l'improbable et du merveilleux, de cette île perdue dans les brumes d'un lac, et qui s'éloigne comme l'on s'en approche. Le passeur s'est perdu dans d'insondables rêveries et sa barque se meurt. L'être ainsi approché à peine se dérobe, seule son ombre déjà s'étiole. Pas de porte où frapper, attendre la rencontre, même pas la provoquer…

Miroir sans âme ni reflet où le regard se perd, que nulle pierre ne peut briser, qu'aucune Alice ne franchira jamais.

Hugo, Hugo, Hugo… Et tes rêves nous fuient… Et tes rêves nous hantent…

J'ai rêvé d'un rocher

battu par le ressac

infiniment battu

infiniment debout

l'océan s'y épuise

de ne pouvoir l'abattre

l'océan s'y épuise

et pourtant le ressac

revient revient encore

ne cesse de le battre

et le battra toujours

La main à la forge

tord le fer en un effroyable bouquet de feu

qui tel un soc en de la terre meuble

écarte les chairs stigmatisées

et pénètre douloureusement dans l’indéchiffrable

et insondable profondeur de l’être ainsi écartelé

Au fond de l’âtre en un visage noir de suie

deux yeux brillent d’une insoutenable clarté

celle qui vrille ton âme et te dérobe nu

à tes fantasmes inavouables de possession

et de pouvoir blesser et rire

en te lacérant le visage de tes ongles décharnés

La main au feu

plonge au plus profond des entrailles de la terre

par les interstices de ton néant

et en ramène couverte de lave

l’image enfin révélée des arcanes de l’océan primitif

où nulle vie n’a jamais vue le jour

Le bruit sourd du marteau qui tombe inlassable

en une étreinte répétée sur le fer qui crie

se tord et meurt pour mieux revivre lame

rythme le jour qui marche au pas de l’oie

vers la nuit qui s’avance pour mieux revivre lune

La lune est là

la forge enfin se tait

qui laisse alors le cri du fer tordu

emplir l’espace d’une plainte

chaque nuit répétée

La plainte du fer qu’on tue

«La mort de tout homme me diminue, parce que je suis solidaire du genre humain. Ainsi donc, n'envoie jamais demander : pour qui sonne le glas? Il sonne pour toi.»

John Donne

Belles filles d'hier aux beautés électriques

vous revenez errer sur les mêmes trottoirs

que ceux d'où vous chassiez vos tristes souteneurs

en vous drapant de rouge levant un poing vengeur

j'ai peur qu'en élevant vos nouveaux lupanars

vous jetiez au néant vos nippes héroïques

Cela dit peu importe

Vous ne faisiez rêver

finalement

que l'Europe

Or :

L'Europe se meurt

Un trou noir s'est ouvert

fait de béton tordu

et de fer que l’on plie
et de chair que l’on hache
et des os que l’on broie

Ces regards qui pétillent
cette matière vive
que l’on transforme en steak

A peine est-elle hachée
que leur viande pourrit

Et ceux qui en réchappent
je cherche en leurs yeux morts
l’étincelle du rire
je n’y voie que le viol

Le rire des bouchers
me donne la nausée

Et la tache de sang
ravive sous l’écorce
d’autres taches de sang
qu’on pensait oubliées

Et la marche des tanks
je l’entends sourde au loin

Ceux-ci ne portent pas comme nom les Espagnes
et la terre meurtrie sous leur marche de fer
ne porte pas l’espoir comme on porte un enfant

Le vol chargé de mort des bombardiers furtifs
en semant le chaos assassine l’Europe

Or :

Aux portes du chaos
je m’arrête de rire

Plus de balades au coeur à coeur

D’étreintes folles au corps à corps

Que ces deux canots qui s’écartent

En s’éloignant de leur naufrage

Chacun pour soi

Et dieu pour tous

…

Et ce gamin là sur la plage

Que cherche-t-il

?

Les beaux amours du mois de mai

Sont tristes à voir

En leurs janviers

A ces vingt ans qui se dessèchent
fleurs égarées entre les pages
d’un vieil album mis au rebut
qu’on ouvre encore mais par mégarde
seul à seul un peu hors la vie
au fil-à-fil des souvenirs
qui s’effilochent au cours du temps
laissant plus nue plus douloureuse
la plaie ouverte à nos vingt ans

A ces vingt ans qui nous regardent
oeil mi-moqueur sourire en coin
main dans la main ils nous saluent
sans voir mourir au sang du coeur
la tempe nue qu’attend l’acier
cette part perdue de nous-même
cette lumière aux tons qui passent
ces enfeus à jamais déserts
au désespoir de nos vingt ans

Je suis le mal absolu

J’anéantis tout
les pensées vivantes
et les rêves morts

Je suis la drogue
a la veine du nouveau né

Je suis la lame
transcendant les viscères
de l’innocence émasculée

Je suis l’autre

Je suis l’envers de la réalité

Je suis le vide
captation de l’être
en une explosion de joie carmin

Je suis la folie
douce et bienveillante folie

transcendante et fragile

amante exigeante n’offrant rien en retour

que l’abandon du soi

Je suis l’élément

brutal

indifférent

à l’explosion des crânes

Que je sois obus ou pierre

je m’en moque

et je ris

Je suis celui qui rit

J’irai vivre le vent aux quatre coins du monde
et dans l’azur ainsi réincarné
je construirai de sable
des empire mouvant à l’emprise du temps

Je réglerai ma montre
et les heures arrêtées
ne me hanteront plus
comme un souffle qui passe

Reconstruire des mondes
pierre à pierre en des mots
les mots les cris et l’agonie du vent
comme un trop plein d’orgueil qui bouscule la lande

Et cette heure arrêtée
comme un mur face au temps

Et ce temps qui s’enfuit
en dislocations brèves

Juste quelques regards
posés sur le réel

Le réel inventé comme un horizon courbe

et les vies comme esquifs

partant à la dérive

Un naufrage sans fin

plutôt sans avenir

Compter

Compter

Compter

Compter le temps qui passe

Le compter à rebours

comme une horloge folle

Arrête toi camarade au bord du Gallego

Au-delà de Murillo il y a un pont

Penche toi au dessus de la murette :

Un autre pont est mort

Comme meurent les hommes

Lève alors les yeux, regarde les Mallos

Et écoute leur chant :

La roche n’est pas matière

Elle est vague en suspens

Energie transcendée en d’autres dimensions

Au delà de l’humaine appréhension du temps

Et le laboureur fou qui a planté son soc

Dans ces champs délirants à l’épreuve du temps

Je l’entends respirer lorsque le vent se lève

Et fait vibrer la plaine

Fais demi tour, reprends la ruelle, entre et dis lui :

- Surtout, surtout, continue de sourire.

Marche au gré des chemins perdus
en funambule du passé
rêveur nonchalant d’avenir
car à l’ombre des frondaisons
et au hasard des chemins creux
l’appel du vent ne parvient pas
à diluer l’œuvre du temps

Sous la pierre qui roule
à ton pas incertain
ce sont mille murmures
mille halètements
mille charges qu’on pose
pour respirer un peu

Peu importe leurs noms
leurs regards et leurs voix peu
importe s’ils s’aiment
d’où ils viennent où ils vont

Tu marches sur les pas
d'inconnus révolus
dont la seule mémoire

est qu’ils sont passés là

Poussière d’humanité sur les chemins du vide
je trace de ma course
une ligne de vie
éphémère et ravie.

Mon corps est ce vaisseau
et mes mains sont ses voiles.
L’azur est innombrable
mes océans multiples

Ma noyade est envol
Le ciel est à mes pieds
et l’horizon captif

Déboucher sur l’arête comme on accoste au port
et le sol sous mes pieds
à mes lèvres brûlées

Le large a disparu au bout de la jetée

Seul

•

Au

milieu

de la lande

un arbre crie

de ce cri silencieux

comme en poussent les arbres

•

L’ondulation de l’herbe ballottée par le vent

lui est définitivement insupportable

•

Cette agonie de l’arbre

de la graine à l’éclair

n’engendre d’autre chant

que la désespérance

de l’arbre enraciné

qui portait dans sa graine

l’espoir de la forêt

•

L’hiver

ses branches décharnées

maigre soulagement

peuvent griffer le ciel

quand se lève le vent

•

•

•

Mais l’herbe est là toujours là qui le nargue

et lui il n’en peut plus de cette attente enracinée

au milieu d’un nulle part à mille autres semblable

c’est long une vie d’arbre c’est long beaucoup trop long

Al-Andaluz s’efface en un rêve perdu
Et Gibraltar n’est plus qu’une épave échouée
Une carcasse vide aux rivages du temps

Le temps tel une lune qui rythme les saisons
Et le chant des muezzins qui dessine l’espace
Comme traces de pas en marchant sur la dune

Là le rêve d’un temps qui se laisserait prendre
En une parenthèse qu’on laisserait ouverte
Pour capturer le vent et vivre enfin la lune

S’accroupir contre un mur et boire un thé brûlant
L’espace d’une vie l’espace d’un instant

Les berges du Luzoué sont un pays lointain
à la terre trop meuble pour un quelconque espoir
Et l’enfant et son rire
sont chaînes bien trop lourdes
ancrées aux lendemains

Hanté par ces regards qui se cherchent ou s’enfuient
mon pas trouve une errance au cœur des terres rouges
transcendées de lumière aux rives de l’oubli

De ces donjons de lierre aux pierres familières
je voudrais espérer la patience d’un phare
aux tempêtes lointaines

J’aurais aimé berger croiser les hautes plaines
de mon pas allongé sur les galets des oueds
poussant avec mon chant les troupeaux de lumière
et l’horizon tremblant comme unique frontière

De l’océan de sable aux ports de terre sèche
où l’ombre et l’eau mêlée aux fèces des troupeaux
ont engendré d’azur les hommes du désert
j’aurais appris le chant des fleuves souterrains

Et la lune tranchante aux horizons offerts
aurait bercé mes nuits de violettes parures
aux infinies courbures en hanches déployées
aux caresses inlassables des mille doigts du vent

J’aurais traceur d’étoiles en route vers le sud
cherché parmi les sables ces royaumes perdus
dont le vent porte encore au plus fort des tempêtes
la longue plainte nue du glaive en cœur qui bat

Et les trésors enfouis sous des siècles de dune
ces perles de lumière au plus profond des sables
j’en aurais fait cadeau au vent et à la lune

la nuit réinventée couché face aux étoiles

Ainsi redessiné de ces lettres de feu
m’ouvrant alors ses bras comme on ouvre une tombe
l’azur m’aurait aimé en fils de la lumière
Et il m’aurait bercé la plus tendre des mères

Au bout de mon voyage couché contre une pierre
au milieu des forêts de grès et de lumière
à l’absolu des vents aux rêves abolis
la mort m’aurait choyé à perte d’infini

Tu n’as jamais pu

résister

à l’appel du vent du Sud

du vent d’Espagne

à ses promesses

à la caresse de son souffle tiède sur ta peau

à son frisson

et ta course aux herbes folles

tous tes cheveux dehors

il me suffit de fermer les yeux pour la voir

et l’entendre

et sentir encore une fois l’odeur de la prairie

cette odeur forte de grillons aux graminées sauvages

cette odeur forte

en attendant la faux

L’arbre qui parle

me parle de la terre

de son chant

de son sang

de sa longue agonie au crible des saisons

Il m’annone le temps

du labour aux moissons

la plainte de la glaise

aux blessures du soc

en attendant la graine

son ivresse et l’ivraie

L’arbre qui parle

me parle doucement

du vent et sa caresse la douceur de l’Espagne et de ses oliviers

et à portée de pas

derrière la colline

il en entend l’écho

l’espoir au fil de l’eau

L’arbre qui parle

ne parle pas racines

il pleure

au gré du vent

J’erre dans la ville

comme dans une impasse aux mille portes closes

et mon cri silencieux réfléchi par ses murs

dessine à demi mots mille circonvulsions

que des mains inclassables effeuillent en silence

aux rêves évanouis de la brique et de l’eau

Kar-Ona

Déesse émasculée tes yeux verts se sont tus

et ton âme obsidienne ne porte plus l’écho

des rêves au fil de l’eau

Je voudrais écrire des mots

qui ne soient ni d’encre

ni de vent

des mots

comme de ces châteaux de sable blanc

que des enfants riant construisent en jouant

à l’appétit des vagues

Je me suis rêvé Pacifique

simple pêcheur fils de l’écume

de l’éphémère et translucide

opalescence cristalline

de la vague qui se dresse

et s’enroule avant de se briser

dans laquelle renaît

un instant rien de plus

un soleil moribond

attendant son naufrage aux horizons lointains

Mais non

je ne suis simplement

qu’un marcheur fatigué

aux infinis rocailles

et dont le pas hagard

ne comprendra jamais

le secret des pampas

aux horizons brumeux

secrets enfuis des temps aux peuples oubliés

Les indiens des temps anciens ont trouvé la véritable nature des déserts aux franges de montagnes arides.

Ce sont de gigantesques cahiers à dessins, des pages blanches ouvertes aux vents et au ciel sur lesquelles les hommes, rêveurs impénitents, peuvent laisser courir leur imagination et dessiner leur rêve d'un infini céleste circulant dans les veines d'une terre à chaque jour réinventer.

Ils abolissent ainsi et l'espace et le temps et se révèlent alors pour ce qu'ils sont vraiment :

Dieux, de leur propre réalité.

Tu t’appelais Mary au pays des marias
que la nuit s’enfuyant éloignait de Lima

Dans ce hall gris bien qu’aux teins ocres
toujours des gares même décor
ton souvenir qui s’évapore
et se dilue déjà s’endort
c’est tes grands yeux verts qui pétillent
et le Tica là-bas qui brille
aux cordillères qui scintillent
des neiges neuves les habillent

Et de La Paz à Santa Cruz
de tes trente-trois en ce dix-sept
ce crépitement de la pluie
sur ce bus filant dans la nuit
des paysages inconnus
je ne garderai sur les lèvres
que le goût sucré de ta peau
et le parfum de tes yeux clos

Ce matin n’avait pas de fin
j’ai fui en train

de Santa Cruz

J’aime la ville et ses couteaux
à découper l’espace
en spasmes anodins

dans le fracas des bars le verbe anéanti
c’est tes yeux qui se noient
dans l’alcool de la nuit

j’irais porteur d’espoir à l’ombre de ma croix
chanter à âme nue
je hais le repentir

j’imagine vois-tu du ciel avant l’orage
l’électrique tension l’éclair en gestation
et la planète nue qui courbe un peu l’échine

la poésie ma belle
c’est des mots que l’on pose à plat sur le papier
transcendant d’autres mots à l’explosion de l’être
mille être à demi mots

simple passant d’un monde aux routes incertaines
je construirai des mots au hasard de mes pas

et tu les comprendras car ils seront pour toi

A toi qui souriais en regardant la lune

à quoi rêvais-tu donc qui fit tes yeux si bleus

à quels doigts écartés peignant ta chevelure

le long bras de la nuit passé sur ton épaule

J’aurais aimé pour toi avoir les doigts du vent

dans ces moments d’errance aux vires suspendues

où nous marchions en file insectes insignifiants

en marge d’un azur laissé libre aux oiseaux

J’inventerai des nouveaux mondes

alchimie délicate de rêves

et de désespérance

Oiseau fou lancé sur des flots incertains

oiseau infiniment infiniment oiseau

réinventant le ciel chaque battement d’ailes

l’oiseau s’en est allé dans son habit de vent

et j’imagine alors des mondes aux cieux lointains

battus par des flots lourds au rire cristallin

la trace de tes pas au sein bordé d’écume

y est phrase de vent aux mots d’éternité

Ecrire un poème

ce texte serait bleu

bien qu'écrit d'encre noire

Ce matin je me suis réveillé d'un sommeil bien ivre sur la grève

nul soleil bas sur l'horizon ne vient me rappeler aucun visage aimé

Seul peut-être

le bleu pâle du ciel

évoque une lumière venant se refléter sur le grand miroir d'eau

au-delà de l'écume qui vient lécher les crabes

Où suis-je

combien de temps ai-je dormi

sur quelle plage face à quel océan

Une épave rouillée que la mer désespère

pleure et meurt en silence au clapotis des vagues

au rire des oiseaux

Potemkine échoué

son nom ne me dit rien que le soupir du vent

J'ai froid

cela pourrait bien être n'importe quel matin

de n'importe quel siècle

le mien se nommait vain mais je n'en suis plus sûr

je me souviens vaguement d'une charnière sur une plage du Pérou

il faisait doux dans la nuit je me suis baigné

et passai en nageant le seuil nouveau du temps

Etrange compagnie que celle d’un bateau mort
échoué sur la grève
Je sens bouillir mon sang l’acier noir de mes veines
et la vie qui palpite de mon cœur à mes tempes
Rien ne bouge toujours sauf qu’un pêcheur là-bas
a fait venir sa barque et lève ses filets
c’est une barque étroite carénée pour les vagues
qui se contente là d’onduler mollement
Je suis extérieur au décor à mon corps
à la lumière rase qui vient souligner d’or
la lente et triste ondulation des vagues
Marcher longer l’écume
et la marque des pas qui vient sécher le sable
cette même impression du pied sur toute plage
ne dessine toujours qu’un éternel oubli
comme sont ces noyés que la mer englouti
dans son étreinte froide sans adieu aux vivants
le linceul d’eau mouvante étouffant de nos rêves
l’éternité offerte comme un présent sans fin
et toujours ce même sentiment
d’un univers borné ne passant pas la plage
comme si l’océan se suffit à lui même

et efface en vibrant les terre qui s’y trempent

Cet univers se noie des bleus outremarins

et je suis ce noyé heureux de sa noyade

car celle-ci est vie promesse en devenir

et l’aube de demain n’est qu’une page blanche

Je suis neuf sous la brise qui marche sur la grève

et revendique haut mon inutilité

car je suis ce passant aux traces éphémères

dont la réalité n’est rien

qu’un regard qui se perd

qu’un regard qui contemple et voit un bleu lointain

Quand ce bleu s’ouvrira je boirai sa lumière

comme un sang merveilleux coulant à flot des cieux

et les ronds de la dune seront courbe de hanche

et sein à caresser

rêves à inventer

je sais je m’y noierai...

Je fis un rêve

trois fois le même rêve

un rêve d’ océan

Je nageais hors de vue des côtes et des hommes

et l’océan vibrait comme vibre une corde

lorsque le trait parti un arc se désespère

et dessine un soleil azur d’orange amère

Je fis un rêve

trois fois le même rêve

comme autant de naissances

Je me souviens peu des rêves que je fais
Je sais uniquement de qui ils sont peuplés
de quels yeux de quelle bouche et de quelles caresses
car mes rêves sont bleus comme fut ciel le bleu
avant d'être tes yeux
Pourquoi faut-il toujours que l'horizon se noie
et la mer se dissolve où la lumière pleut
en ce point d'infini que caressent mes rêves ?
Six lettres suffisent-elles à dessiner un monde ?

S'il n'y avait le vent
aux portes du désert
nulle plainte viendrait
descendant de la dune
renouer le fil du temps
aux roches endormies

à quoi rêves-tu ?

J’ai suivi un chemin étroit barré de ronces

et dans l’obscurité luisant de mille verts

le cristal de l’oubli faisait la voie légère

à mes pas suspendus un rêve en bandoulière

Et j’étreignais mes mots comme un trésor honteux

dont la pâle lueur ferait ma folie douce

et mes égarements un inconnu brumeux